

## Vivre l'incertitude, un privilège

Etre présent à son présent ! Tâche ardue s'il en est, à plus forte raison lorsque l'épaisseur de l'instant nous questionne sur les limites de l'entendement humain... Il y a vingt ans, lorsque le peuple arménien a recouvré sa souveraineté, nul doute que les derniers soubresauts d'une URSS déliquescence, les balbutiements de la démocratie arménienne et la guerre du Haut-Karabagh ne nous ont pas laissé le temps de prendre la mesure du cataclysme. Pensez donc ! Retrouver l'indépendance 616 ans après la fin du royaume de Cilicie (1375), sans oublier la parenthèse à la fois héroïque et douloureuse de la première République de 1918-1920, apparue puis disparue dans des circonstances dantesques. Plus de 600 ans, donc 25 générations pour chacun d'entre nous, soit quatre ou cinq arbres généalogiques... Trop « géant » pour être mesurable !

Alors avec le recul, que reste-t-il de nos vingt ans ? Le passage de l'Arménie mythique au pays réel, d'abord. Un bouleversement des plus violents, auquel personne ne s'était préparé. Jugez plutôt ! Après le soulèvement national pour le Karabagh et le séisme de 1988, il a fallu digérer l'autodestruction de l'URSS, le conflit arméno-azéri avec l'émergence d'un deuxième Etat arménien (la République du Haut-Karabagh), la victoire des forces arméniennes et l'extension de fait de l'« espace » arménien, le blocus turco-azéri puis la tentative avortée de normalisation des relations arméno-turques, une Arménie qui marche tel un funambule sur le fil d'équilibres géopolitiques volatils, mais aussi l'irruption du libéralisme et la persistance d'une crise économique et sociale sans précédent en Arménie, les bégaiements d'une démocratie fragilisée par la pratique des fraudes électorales, par l'avènement des oligarques et une corruption endémique, l'exode massif d'une population épuisée et, enfin, dans ce tableau déjà bien chargé, l'arrivée de la Diaspora désireuse d'apporter son obole à la construction d'un pays rêvé.

Deux décennies pour s'imposer sur la scène eurasienne comme un acteur incontournable, mais deux décennies aussi pour s'enfoncer dans un marasme économique qui prive l'essentiel de la population du droit élémentaire de mener une vie décente. Le bilan, forcément, sera tout sauf monolithique. Avec un héritage, un passif et un agenda de cet acabit, être encore là et avoir évité la guerre civile tient du miracle, clameront certains. D'autres feront valoir qu'avec un voisinage globalement hostile dans ce Sud-Caucase instable, où des puissances aux intérêts antagonistes se livrent une bataille féroce pour le contrôle de la région, tirer son épingle du jeu, comme le fait l'Arménie, relève de l'exploit réservé aux équilibristes aguerris. D'autres protesteront sans relâche contre ceux qui s'accaparent tous les rouages de l'économie, pour affamer une population tentée par l'exode et menacer ainsi la civilisation arménienne d'un « génocide blanc ». Et puis il y a ceux qui soutiendront que les mentalités n'évolueront pas de sitôt, après soixante-dix ans de soviétisation et vingt ans d'ouverture sur le

monde. Qu'il faut "laisser le temps au temps", comme disait François Mitterrand.

Tous détiennent sans doute une part de vérité. Mais à l'image des jeunes nés en Arménie au moment de l'indépendance, auxquels notre correspondante Maïté Jardin donne la parole, nous éprouvons un mal fou à nous projeter dans l'avenir. "Mes parents disent souvent que la vie aujourd'hui est meilleure qu'il y a dix ans. Et moi, j'espère que dans dix ans, je pourrai dire la même chose", nous confie Héghiné. Qui pourrait l'aider à lire dans sa boule de cristal ? Pas grand monde, à vrai dire. L'héritage de l'histoire, les contraintes de la géopolitique et la fragilisation d'une société minée par la crise socio-économique et la corruption ont fait exploser tous les codes.

Pourtant, l'on dit bien que vingt ans, c'est l'âge de tous les possibles ! Et cela colle à merveille au présent de notre Arménie indépendante : de la glaciation soviétique qui figeait tout espoir de changement dans la sécurisation physique et matérielle du lendemain, nous avons basculé dans une ère incertaine qui consacre la prééminence d'équilibres fragiles laissant toutes les portes entrouvertes – celles de l'essor comme de l'abîme ! Avec un handicap certain, pour nous, en Diaspora : la prise de conscience de notre capacité toute relative à peser sur les destinées du pays. Ça fait beaucoup ! A moins que... "On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter", estimait le philosophe Kant. Or en vingt ans, l'actualité arménienne a dessiné une constellation de paradoxes, de contradictions et de contrastes. De quoi nourrir cet enchevêtrement d'incertitudes qui tisse la toile de notre réflexion au jour le jour.

Et si, finalement, tout n'était qu'une question de regard ? Entre la sauvegarde de l'arménité, la glaciation soviétique et la chape de plomb qui s'était abattue des décennies durant sur la Cause arménienne, nous avons figé plus ou moins à notre insu une identité qui ne demande, depuis vingt ans, qu'à bouger, s'ajuster et s'affiner en permanence. En creusant nos problématiques à plusieurs tiroirs comme on visiterait un puits sans fond, nous nous donnerons la chance de nous forger une sensibilité et une subjectivité incroyablement singulières. De quoi renouveler notre être à travers notre regard sur l'actualité, en transformant notre lien à l'incertitude en privilège !

Vingt ans après le grand chambardement, le moment est venu d'activer l'invention d'une toute nouvelle Diaspora, sur la base d'une passerelle entre la matière arménienne et le dépassement de soi. Faire émerger une pensée arménienne en dégageant la synthèse du présent, pour aider l'Arménie à élaborer ce modèle original de développement qui lui fait tant défaut. "Faites que le rêve dévore votre vie afin que la vie ne dévore pas votre rêve", disait Saint-Exupéry. Une exhortation d'autant plus pertinente, qu'on n'a pas tous les jours vingt ans !

**Varoujan Mardikian**